

La magnificence du provisoire
Les passagers, Jean-Claude Guiguet

Stéphane Lépine

Number 98-99, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lépine, S. (1999). Review of [La magnificence du provisoire / *Les passagers*, Jean-Claude Guiguet]. *24 images*, (98-99), 71–71.

LA MAGNIFICENCE DU PROVISOIRE

PAR STÉPHANE LÉPINE

LES PASSAGERS ■ Jean-Claude Guiguet

En 1987, le réalisateur des *Belles manières* et de *Faubourg Saint-Martin* (prix Sadoul), à la question « Pourquoi filmez-vous ? » posée par le journal *Libération*, évoquait « cette existence neuve du monde, cette singularité, cette vie nouvelle qui palpète dans le rectangle lumineux de l'écran ». Six ans après *Le mirage*, film enchanté librement inspiré de Thomas Mann et traversé par un réel élan mélodramatique et romanesque¹, *Les passagers* retrouve cette saveur primitive si chère au cinéaste et dessine une aurore des sentiments chez toute une série de Platonov de notre temps qui, pour reprendre les mots de Tchekhov, sont les « héros d'une histoire pas encore écrite ». Dans un train qui les mène non pas en gare de La Ciotat ni loin de la forêt brumeuse de *L'aurore* de Murnau, mais plus humblement sur la ligne Bobigny-Saint-Denis, ces hommes et ces femmes pétris de solitude, qui ne font que passer, qui cherchent l'autre comme le noyé sa bouée et vivent dans la crainte de mourir seul comme la femme d'à côté, sans être « réclamés » par quiconque, et qui redoutent leur désir en ces temps de peste, sont de splendides personnages du muet, des lys brisés sur lesquels se penchent avec compassion un aiguilleur sensible à leur dérouté, un cinéaste sans regard surplombant (nous sommes loin de Robert Altman et de ses *Short Cuts*), mais qui donne plutôt à leurs vies à bord et hors du train, à leurs drames banals une magnificence hors du commun.

Combien de films français (que l'on pense seulement aux *Rendez-vous* et *J'embrasse pas* de Téchiné) s'ouvrent sur l'arrivée en train d'un Rastignac, des rêves pleins ses poches crevées. Ici, dans ce tramway nommé désirs, dans ce studio de cinéma — car le film est en réalité un long travelling sur des parcours personnels sur fond de désarroi collectif et de paysages urbains dévastés — où l'on projette des contes de la

détresse ordinaire sans échappées belles (ni sociales ni personnelles), il n'y a pas de conquérants. Plutôt des conquis ou des Robinson qui rêvent de l'être, des handicapés du cœur qui nous ouvrent la porte de leur armoire pleine de jouets brisés, de singuliers rêveurs qui souhaitent réinventer l'amour (celui des pieds ou alors, plus curieux encore, des femmes pédées ou des hommes lesbiens!), tous soulevés par les ailes du désir, tous observés par une narratrice ange gardien incarnée par Véronique Silver, créature surnaturelle — comme c'était déjà le cas pour l'interprète dans *Le mirage* et dans *La femme d'à côté* de Truffaut —, qui incarne ici un Charon féminin, un nocher des Enfers qui, sans jamais leur adresser la parole, mais en ayant toujours à leur égard la neutralité bienveillante de l'analyste, accompagne ces destins enchevêtrés dans leur traversée, dans leur quête d'une adresse fixe qui aurait pour nom amour, elle qui, infirmière, accompagne les gens vers la santé ou vers la mort durant la nuit.

Si, dans le passé, les personnages de femmes, toujours naviguant entre détresse et enchantement, avaient chez Guiguet une force et une profondeur souvent bouleversantes, parfois même au mépris d'ailleurs des pauvres figures masculines inconsistantes ou purement décoratives, ici les silhouettes féminines sont dessinées avec moins d'« implication ». En fait, un homoérotisme rénu mais vibrant transforme les hommes en objets de désir, magnifie leur fadeur à un point tel par exemple que l'on ne parvient jamais à croire tout à fait à la passion naissante entre un homme et une femme (Fabienne Babe, présente dans *Le mirage* et aux prises ici avec un rôle d'une rare platitude).



Véronique Silver, créature surnaturelle.

L'on se prend même à souhaiter qu'à l'exemple de Paul Vecchiali, auquel plusieurs liens thématiques et esthétiques le rattachent, Jean-Claude Guiguet fasse de ce désir au masculin l'enjeu central et sans détours d'un prochain film. Car, de toutes les micro-fictions ici réunies, solos focalisés ou accompagnements *mezza voce*, c'est hors de tout doute l'intimité dévoilée d'un homme assoiffé d'amour et la rencontre d'abord timide puis érotisée des personnages interprétés par Bruno Putzulu et Stéphane Rideau (qui, d'un rôle à l'autre chez Téchiné, Morel, Ozon et Guiguet, se crée une image de victime consentante du désir gay!) que le cinéaste capte avec le plus de délicatesse, de subtilité et d'affection. Et comme on le sait — en tous cas Jean-Claude Guiguet le sait —, dans le mot « affection » il ne faut jamais cesser d'entendre le mot « affect ». Un lieu commun continue, après vingt ans de création, d'être associé au réalisateur des *Passagers*: celui de cinéaste délicat. Jamais lieu commun ne fut plus juste. ■

1. Voir dossier dans *24 images* n° 66, avril-mai 1993.

LES PASSAGERS

France 1998. Ré. et scé.: Jean-Claude Guiguet. Ph.: Philippe Bottiglione. Mont.: Khadicha Bariha-Simsolo. Décor: Laurent Gantes. Int.: Véronique Silver, Fabienne Babe, Bruno Putzulu, Stéphane Rideau, Gwénaëlle Simon, Jean-Christophe Bouvet. 92 minutes. Couleur.